

Conférence du 16 novembre 2011 « Chez Françoise »

Café-forum

Sujet : « Le style fait-il l'homme ? »

*

Ouverture

En politique...

Mes chers amis,

Vous avez sans doute entendu parler ces temps-ci d'un homme très en vue sur la scène politique française, promis (peut-être) à un brillant avenir, et sur lequel « certains » ont malheureusement pu déceler récemment un look « Babar » peu fait pour inspirer confiance en ces temps troublés, et même épingle un style « capitaine de pédalo » traduisant carrément l'incapacité à gouverner au milieu des tempêtes économiques que nous traversons - véritable 'étiquette tueuse' assénée par un 'frère de gauche'. Que cela soit « vrai » ou « faux » n'est pas mon propos évidemment ce soir, mais demandons-nous comment on arrive ainsi à assimiler le fond et la forme, le caractère et l'apparence, l'allure et la personnalité, **le style** et l'homme ; comment d'ailleurs appréhende-t-on un « style » chez un homme politique, comment cerne-t-on et dégage-t-on une *unité*, à partir d'éléments forcément disparates, pour fabriquer ensuite une formule qui résume et définit - voilà une réflexion qui pourrait mener loin. Mais je ne suis pas une politologue, ni une sémiologue, ni même une conseillère en communication, je suis une « littéraire » ; la dernière fois, Sybille Klumpp a répondu sur la violence de Dieu en théologienne, en pasteur ; **sans laisser de côté l'aspect « sociologique » de la question**, je désire moi-même vous parler aussi selon ma spécialité¹. Je reconnais cependant bien volontiers en introduction qu'il y aurait un vrai débat des plus intéressant(s) à mener sur le jeu des « apparences » chez les hommes politiques, les déductions qu'en tirent les journalistes, les sobriquets dont on les affuble (avec les conséquences qu'on peut imaginer parfois), **bref, le lien possible entre leur façon de s'exprimer** (allure, gestes, paroles, voix, vêtements, mimiques, démarche, gestion du poids, de la taille, des cheveux, des tics, du regard, de la poignée de mains...) **et leur véritable personnalité**. Remarque: le « style » qu'on leur attribue, ou qu'ils se reconnaissent, peut aussi bien être initié par eux-mêmes comme un atout supposé (on devient par exemple, au bon moment, **la « dame du care »**, **comme Martine Aubry**, ou on se construit pendant des décennies une image de baron local qui se moque du parisianisme, comme Georges Frêche), que créé malignement par l'adversaire pour attacher une casserole, une étiquette infamante, à son rival. A moins que ce ne soit, 3^{ème} possibilité, une trouvaille de la presse toujours avide de titres à sensation et de jeu de massacre. « *Est-il vraiment si mou ?* » questionne ainsi en page de couverture, avec photo en gros plan à l'appui, un hebdomadaire qui a pignon sur rue - le même qui avait inventé la caractéristique « bling-bling » pour le règne précédent...

Alors, que révèlent-il, ces styles, ou pseudo-styles, et que masquent-ils ?... Exemple : Nicolas Sarkozy est-il seulement « Monsieur 'anti-Princesse de Clèves' » assorti du trivial « Tire-toi, pauvre con », par le jeu des caricatures répétées qu'on fait de lui, ou y a-t-il *derrière* une authentique tête [bête] politique, qui va bien au-delà des dérives facilement pointées - l'arbre cache-t-il la forêt ? L'image simpliste, **stylisée**, est parfois **une**

¹ On ne peut pas traiter en une heure toutes les dimensions d'un sujet aussi vaste

tactique, parfois une **vérité**, parfois une **réduction** injuste. Où faut-il saisir le véritable Giscard d'Estaing, dans son petit-déjeuner sympa chez les éboueurs, ou du côté des diamants de Bokassa ? Comment cerner le très complexe « style Mitterrand » entre la *force tranquille*, la mise en scène de la rose et du Panthéon, le discours de Carmaux, le pèlerinage à Solutré, le mystère des amitiés discutables, le secret des vies cachées, la croyance aux forces de l'esprit, etc... ? Ségolène Royal a-t-elle tout perdu parce qu'elle a voulu un jour se donner des airs déroutants de madone inspirée « *Aimons-nous les uns les autres !* » - **traduisant** en fait, **un excès** ou **une erreur** de style ? Peut-être aussi a-t-elle bronché sur la « bravitude », **barbarisme impardonnable** en France où la tradition de culture et de maîtrise de la langue fait partie intégrante -en principe- du domaine politique... Interrogé sur l'affaire Gabrielle Russier, Georges Pompidou avait récité brillamment de mémoire des vers de Paul Eluard, le général de Gaulle n'oubliait jamais un imparfait du subjonctif, et M. Galouzeau de Villepin, le grand Dominique, a fait applaudir debout à l'ONU un discours de son crû où passait, dit-on, quelque chose du souffle de Chateaubriand. Chez nous, un ministre qui cite « Zadig et Voltaire », designers branchés, en croyant faire preuve d'un savoir littéraire, provoque immédiatement des gorges chaudes. Le ridicule tue.

On en déduira ceci : de la plume lyrique **de l'un** au slogan électoral **de l'autre**, du lapsus calamiteux ici à la citation savante là ; du corps trop rond que celui-ci fait maigrir, pour avoir l'air moins débonnaire et moins naïf, aux canines trop longues que celui-là fait limer, pour avoir l'air moins carnassier ; des lunettes carrées qu'on remplace par des lentilles invisibles, du brushing, à la talonnette, et de la cravate aux chaussettes (rappelez-vous Pierre Bérégovoy et la réflexion du ministre Pierre Joxe²), **tout parle chez l'homme politique, tout fait signe, comme dirait Roland Barthes**. Reagan était réellement un vieux cow-boy de cinéma sur le retour, mais il cultivait aussi cette image rétro parce qu'elle lui rapportait de l'affection, de la confiance, et des voix. Margaret Thatcher réussissait à faire échouer plus rapidement les négociations (selon son souhait) par sa réputation de dame de fer et son style cassant - gagnant ainsi trois jours grâce à son étiquette ! Bush président restait viscéralement un indécrottable pétrolier texan, mais c'était aussi payant **électoralement** ; et Poutine aujourd'hui se fait complaisamment photographier torse nu galopant sur un étalon pur-sang - traduction = 'je suis la force virile en action', avec un impact très favorable sur l'opinion publique russe. A chacun son style, qui est certes parfois publicitairement conçu, mais qui n'est sûrement pas le fruit du hasard, car il plonge sans doute des racines inconscientes dans la personnalité même de l'homme, révélant ainsi quelque chose de l'en-dessous du « look », quelque chose de l'être authentique, sous le paraître.

1^{er} mouvement

Etymologie et sens « littéraire »

Style vient du latin « stilus » poinçon servant à écrire, et non pas du grec « stulos », (colonne) comme on le dit et le croit parfois; le « y » a donc été ajouté après coup par des grammairiens maladroits (ou « snobs » comme dirait François Faure) qui ont voulu « faire chic » ; le terme entre dans la langue française en 1400 sous la forme « estilh » *manière de parler*. Définition : « **Aspect de l'expression chez un écrivain, dû à la mise en œuvre de moyens d'expression dont le choix résulte, dans la conception**

² Grand bourgeois, avocat, arrière-petit-fils de l'académicien Ludovic Halévy, petit-fils de l'essayiste Daniel Halévy, et fils d'un ministre du Général de Gaulle, ce collègue de Pierre Bérégovoy (dans le gouvernement de François Mitterrand), avait cru bon, pour le défendre contre l'accusation d'enrichissement personnel, de dire à la presse : « Mais regardez donc ses chaussettes ! »

classique, des conditions du sujet et du genre, et dans la conception moderne, de la réaction personnelle de l'auteur en situation » (Petit Robert).

>>Conception classique: si vous traitez un sujet grandiose, une bataille homérique, une chanson de geste, vous écrirez dans le style *épique* (quelque chose qui existe en dehors de vous, qui préexiste à votre écriture) et vous utiliserez tout un arsenal de moyens mis à votre disposition, des grandissements, des antithèses, des simplifications frappantes, des hyperboles – *le cheval courait ventre à terre* ; mais si vous évoquez une délicate histoire d'amour entre un berger et une bergère, où il y aura des moutons, des rubans, des ruisseaux, des flûtiaux, vous utiliserez le style *élégiaque*, celui de l'idylle : comparaisons sucrées, phrases languissantes, trémolos, etc ; et si vous rédigez des diableries, des histoires de fantômes, de vampires, vous serez dans le genre *fantastique*, et votre style en aura les caractéristiques : il sera « nocturne » « gothique » « fantasmagorique » avec des métaphores violentes, des effets de clair-obscur, des oxymores (le noir soleil de la mélancolie). Certains styles peuvent d'ailleurs se combiner entre eux : ainsi Hugo mêle-t-il de l'épique dans la vision fantastique de l'ouverture de la *Légende des Siècles* « J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut... »

"Et ce mur, composé de tout ce qui croula, Se dressait, escarpé, triste, informe. Où cela ? Je ne sais. Dans un lieu quelconque des ténèbres" etc...

Ici, dans la conception classique, c'est le sujet (le thème) qui commande ; et il y a une « réserve » en quelque sorte déjà constituée, dans la langue, de « moyens », de tonalités, de figures de style, de règles de rhétorique, qui vous attend. Vous y puisez et vous en faites, dans le meilleur des cas, si vous êtes « une plume », quelque chose qui vous est propre.

>>Sens moderne, le style est *personnel*, il résulte, je cite, d'« une sensibilité spéciale à l'égard du langage » - « cela ne s'acquiert pas, dit Paul Valéry, mais cela peut se développer » ('se travailler', en quelque sorte ; on part d'un DON, mais ce donné, cette disposition, peut s'approfondir) « On reconnaît souvent un excellent auteur », dit le critique Joseph Joubert, « au mouvement de sa phrase et à l'allure de son *style* » ; c'est le « ton » d'un écrivain – on pourrait presque dire, avec une métaphore musicale, le « *son* » de l'écrivain, sa sonorité... **« Qu'est-ce que l'art ? »** demandait Malraux ; **« nous sommes portés à répondre : ce par quoi les formes deviennent style »**. Comprenons bien : on va rencontrer un tracé, un modelé, une courbure, une phrase, etc...mais la plupart du temps on en restera là, la forme sera ordinaire, plate, sans caractéristique particulière, sans ce *rien* qui accroche l'œil, qui donne à voir une originalité, une signature reconnaissable, ce quelque chose qui fait dire « Mais là, c'est un Brancusi... Mais ça, c'est Brendel qui joue Schubert... Mais ce que je vois, là-bas, ce tableau... c'est Nicolas de Staël... » Avant, ce n'est que du banal métal doré recourbé, **et maintenant je le reconnais**, c'est l'oiseau de Brancusi, cette ligne pure et élancée, cette courbure parfaite, unique, signature du sculpteur de génie ; et le piano entendu en passant ne jette plus des notes éparpillées résonnant à peu près joliment, mon oreille séduite a identifié l'interprète subtil – son style, sa patte, son incomparable toucher ; et là-bas, ailleurs, ce ne sont pas de simples formes géométriques de hasard, colorées de violet, de rouge et de jaune, c'est... 'Agrigente' de N. de Staël, devant qui on s'arrête parce c'est -beauté et simplicité- le *style Staël*. Alors, oui, la forme 'domptée' par la « patte » d'un artiste engendre le style et le style se transmute souvent en art – Malraux l'a dit, mais aussi Henri Focillon, le grand historien – je le cite : « Le style,

c'est la qualité supérieure de l'œuvre d'art, celle qui permet d'échapper au temps »... (j'ajoute : à l'anonymat de la foule, à la banalité de l'ordinaire)

Oui certes, mais attention aux objections : le dictionnaire rappelle qu'il existe le style *populaire*, le style *relâché*, *familier*, le style *publicitaire*, le style *académique*, le *mauvais style*, *plat*, *pompeux*, *surchargé*, *emphatique*, *pire négligé*... Il y a donc une sorte « d'envers péjoratif » du style – comme le mauvais goût est l'ombre du bon goût, la mauvaise foi le négatif de la bonne foi, et le mauvais point le faire valoir du bon point. Mais pour amoindrir l'idée de style, il faut un adjectif qualificatif. Dans l'emploi absolu, « avoir du style » reste élogieux et flatteur. Quand Voltaire, qui dispose d'une écriture *étincelante*, écrit : « *Le style rend singulières les choses les plus communes* » (notez la tournure lapidaire magistrale) on est de nouveau dans l'emploi « absolu » (sans adjectif) et dans la même ligne que précédemment : le style donne son cachet, à ce qui passerait inaperçu ou serait ordinaire, à ce qu'on ne remarquerait pas. Les choses s'éclairent: le style, c'est la « manière », c'est l'expression, c'est le « tour » personnel, le « trait » qui signe, qu'on reconnaît, la facture (la manière dont c'est fait), la « touche ». Flaubert, qui s'y connaissait, ajoute, dans un moment d'exaltation qu'il rêve d' : « un style qui serait beau... et qui serait rythmé comme le vers, précis comme le langage des sciences... un style qui vous rentrerait dans l'idée comme un coup de style³ ! » Et, plus loin cette autre constatation de lui qui en dit long sur sa propre expérience de « styliste » : « *On n'arrive au style qu'avec un labeur atroce* ». C'est souvent vrai : images en vrac, Michel-Ange tordu sur son échafaudage pour peindre le plafond de la Sixtine, cet univers pictural qui porte la marque d'un géant; Yves Saint-Laurent toujours épuisé à la fin d'une collection signée de son génie, fruit de 500 heures de travail ; Baudelaire écrivant la suite des « Fleurs du Mal » avec des migraines intraitables, et mourant aphasique à 46 ans... Style, art, génie, douleur, la quadrature fatale ?

2^{ème} mouvement

la citation de Buffon, référence du sujet

On va en rester là pour l'instant sur les réflexions suscitées par la définition du style et changer d'orientation, retrouver notre formule originelle, et la situer.

L'intitulé qu'on m'a proposé « *Le style fait-il l'homme ?* » se réfère d'évidence à une formule de Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon déclarant dans son *Discours à l'Académie française*, lors de la séance de réception, le 25 août 1753 : « *Le style est l'homme même* ». Cet exposé est d'ailleurs connu aujourd'hui sous le nom de « Discours sur le style ». Il y a au moins deux manières de comprendre cette formule. On va les restituer en regardant le contexte.

Buffon est un scientifique, célèbre surtout pour sa monumentale « *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la Description du Cabinet du Roy* » en 36 volumes parus de 1749 à 1789 [40 ans de travail et d'édition], plus 8 autres après sa mort⁴. Je cite un spécialiste : « Il y a inclus tout le savoir de l'époque dans le domaine des sciences naturelles »⁵.

³ Retour à l'origine du terme, le latin « stilus », poinçon.

⁴ Grâce au grand naturaliste Lacépède, son ami

⁵ C'est dans cet ouvrage qu'il relève les ressemblances entre l'homme et le singe et la possibilité d'une généalogie commune (...) *L'Histoire Naturelle* qui devait embrasser tous les règnes de la nature ne comprend que les minéraux et une partie des animaux (quadrupèdes et oiseaux). Elle est accompagnée

Le contexte exact de notre citation est : « *Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas les sûrs garants de l'immortalité ; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits, et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style, est l'homme même »*

Ce que dit ce texte, c'est l'importance de la forme comparée au fond, les qualités du style étant seules garantes de l'immortalité, ou si vous préférez, de la durée ; pourtant, dans une œuvre, il semble au départ que ce soit le contenu qui soit de beaucoup le plus important : qu'est-ce que ça dit ? quelles idées me sont transmises ? qu'est-ce que j'apprends ? quelle information me donne-t-on ? D'autant plus qu'on est ici, ne l'oublions pas dans le cadre d'une œuvre scientifique. Mais Buffon nous dit autre chose : à moins que vous ne soyez génial et que vous n'ayez trouvé quelque chose d'inoubliable⁶, ce qui restera de vous et vous fera passer à la postérité, c'est « la forme » », la manière dont vous écrivez, dont vous traitez stylistiquement l'information. Le 'contenu' est extérieur, dit-il, il ne dépend pas de l'homme : découvertes, connaissances, faits, sont « hors de vous », extérieurs à votre personnalité ; quand ils doivent être transmis par dossier à l'Académie, à l'Institut, ou au grand public, ils peuvent être exposés par n'importe qui, plus ou moins savamment ; mais qui introduira ce qu'il faut pour que l'ouvrage retienne l'attention, séduise, convainque, marque le lecteur, demeure dans les mémoires ? Celui qui sait écrire, et qui mettra le relief, l'agrément, le brillant, la touche singulière - *ce quelque chose de personnel* qui fera de l'ouvrage autre chose qu'un « contenu informatif » ; celui-ci se transporte, dit Buffon, mais la manière de traiter le sujet, non, elle est intrinsèquement liée à l'homme même. Les faits sont à tout le monde, le style n'est qu'à l'auteur. Il ne peut ni s'enlever, ni s'altérer, ni se transporter, lui ; et s'il est précis, puissant, talentueux, poétique, il sera, selon Buffon, « admiré dans tous les temps ».

Pour conclure ce détour, on peut se poser la question de saisir exactement la finalité de la formule de Buffon : donne-t-elle à penser que le style singularise l'homme, le distingue des autres (c'est ainsi que l'on interprète le plus souvent la phrase) : *le style, c'est l'homme* = 'à chaque homme son style' (sous-entendu : quand il est capable d'en avoir un, bien sûr) et du coup, la manière dont l'individu s'exprime à travers le style peut révéler ce qu'il est ; ou bien, faut-il comprendre « homme » au sens, non pas « d'individu », mais « d'humain », de nature humaine ? *Le style, c'est l'homme* = le style, c'est ce qui signe l'humain, ce qui appartient en propre à l'homme [anthropos]... Dans ce cas, la possibilité de création personnelle à partir de la matière - le style - c'est la marque même de 'l'hominiens', de *l'homo habilis erectus sapiens sapiens*, du Vivant qui parle.

A vrai dire, les deux interprétations ne font pas que se concurrencer l'une l'autre, elles s'enrichissent mutuellement.

3^{ème} mouvement

d'une théorie de la terre, d'introductions et de suppléments, parmi lesquels se trouvent les 'Epoques de la nature', un des plus beaux ouvrages de l'auteur » [internet]

⁶ exemples : découvrir la loi de la gravitation, inventer la pénicilline ou le vaccin contre le rage, trouver E=mc², ou fonder Apple... !

Avant d'attaquer le temps fort du reste de l'exposé : la question fatale « le style fait-il l'homme ? », où le verbe « faire » chasse le verbe « être », et où l'affirmation se tourne en interrogation, **un mot sur Pascal** (Blaise) et sa petite phrase des « Pensées » qui semble se rapprocher de la tournure de Buffon sans dire pourtant la même chose. Je rappelle sa formule⁷ : « *Quand on voit le style naturel on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme* ». Qu'est-ce que cela veut dire cette fois ?⁸ Pour Pascal « l'auteur » c'est quelqu'un qui 'fait des phrases', comme on dit, qui s'applique à fabriquer du « littéraire », qui use de figures pour faire joli (figures de style justement, qu'on appelle quelquefois les *tropes*), bref, qui charge « l'écrit » du défaut suprême : l'arrangement artificiel, *l'apprêté*. Au contraire, bien sûr, quand on découvre, selon lui, un style « naturel » (le tout est de savoir ce que c'est) sans affectation, sans « recherche », le lecteur (Pascal en tous cas) en est « étonné et ravi » : *surpris, subjugué, conquis*. 'L'auteur' porte donc péjorativement la marque des artifices de l'écriture, il sonne creux ; au contraire, 'l'homme' découvre grâce au naturel, *parce qu'il écrit sans fard*, sonne « vrai ».

On a donc ici un cas particulier, la méfiance toute classique de Pascal vis-à-vis de l'écrivain de profession qui en fait toujours trop, le contraire de l'honnête homme qui a du goût et sait se limiter à l'essentiel - mais il faudrait faire une histoire de ce qu'on appelle « le naturel » au fil des siècles, car ce que Pascal met sous ce mot est évidemment différent de ce que nous y mettrions aujourd'hui ; c'est pour lui le refus du baroque, de la surcharge, de l'excès, de la sentimentalité, de l'imagination (« maîtresse d'erreur et de fausseté »). Son contraire est le style classique, modèle de sobriété, clarté, économie de moyens, rationalité. Cependant, ne soyons pas dupes : le naturel parfois est une illusion d'optique, car il peut être en réalité quelque chose d'extrêmement construit - l'important est qu'on n'y voie, comme dans l'élégance, ni la recherche, ni l'effort, ni la « couture » - seulement la grâce.

4^{ème} mouvement

L'artiste et son « style » : Mozart, Corneille, Proust, et les autres

L'examen de la question cruciale: « Le style fait-il l'homme ? » s'impose maintenant avec cette intrusion du verbe « faire » dans la formule; si l'on considère d'abord *le cas de l'artiste*, elle pourrait se décliner et se préciser ainsi : **à partir du 'style' d'un créateur, de la facture de son oeuvre, y a-t-il légitimité à induire une correspondance (révélatrice) entre ces modalités de l'expression et l'être de cet homme?** Autrement dit : « Dans quelle mesure le style exprime-t-il valablement *l'individu* -ou quelque chose de l'individu- qui le crée, l'incarne, l'adopte ? ou encore, en plus bref: « Qu'est-ce que le style dit de l'homme ? » Je vais prendre des exemples.

Prenons le film de Milos Forman « Amadeus » sur la vie et l'œuvre de Mozart. La thèse que défend ce film, soutenue par certains historiens (et peu importe si elle est juste, là n'est pas mon propos), c'est qu'il y a un gouffre entre la personnalité

⁷ *Pensées* in « Oeuvres Complètes », p.590, Seuil, 1963.

⁸ L'opposition ici ne se fait plus entre le particulier et le général (le style dégage l'individu), ni entre l'humain et le non-humain (le style est le privilège, la marque distinctive du *Zon λογον*, l'animal qui parle), mais entre *l'auteur*, terme ici péjoratif, associé à l'artificiel, au contourné, et *l'homme* au sens le plus mélioratif, celui qui a su rester « vrai » et « naturel » même dans l'écrit.

de Mozart et sa musique qui, en l'occurrence, sera ici son mode d'« expression » ; le commun des mortels pense généralement que la manière dont un artiste crée, compose, peint, sculpte, écrit, « traduit » en fait ce qu'il est, *naturellement*, comme l'arbre donne son fruit⁹. Ne pensons-nous pas d'ailleurs spontanément que ce qui nous caractérise « en profondeur » et durablement, (notre vérité intime) se révèle et se manifeste à travers les modes d'expression que nous adoptons ou le « style » que nous créons, dans lesquels nous nous « moulons » en quelque sorte (vêtements, coiffure, façon de parler, allure, comportement)... ? Autrement dit : il paraît normal de penser que notre personnalité, simple ou sophistiquée, émotive ou froide, spontanée ou défiante, complexée ou libérée, etc..., se transpose dans ce que nous faisons – **et surtout dans la manière dont nous [le] faisons...** **Au sein de la création artistique, cette correspondance semble particulièrement aller de soi** : Caravage peint comme Caravage vit ; Proust le dandy écrit avec l'élégance et la méticulosité qui sont les siennes au Faubourg Saint-Germain chez la comtesse Greffulhe ; Racine, courtisan, susceptible, et passionné, compose un théâtre-miroir à son image, cruel et délicat ; l'aristocrate Chateaubriand plumifie toujours poudré et distingué, et l'anarchiste Céline éructe des textes fulminants. Tout cela semble « dans l'ordre des choses ». Revenons à « Amadeus ».

Le film montre un Mozart infantile, grivois, dépensier, obscène, frivole- attachant sans doute mais vulgaire [« je suis vulgaire, je l'admets » dit-il d'ailleurs lui-même explicitement dans une scène], il a un rire niais et épouse une sotte, l'horripilante Tanzie. De sa musique, on le sait, au contraire tout est grâce : l'envieux Saliéri, le narrateur, dans une scène mémorable, évoque l'impression que lui font quelques pages écoutées par hasard : *« Cela n'avait l'air de rien, quelque chose de léger, d'impalpable... juste comme une pulsation qui montait, les cordes dans leur divine plénitude, puis le chant était repris par la clarinette, comme un cœur qui battait... il me semblait entendre la voix de Dieu... »*

Ailleurs, Constance apporte en cachette des partitions à Saliéri pour le convaincre de demander une place qu'il pourrait obtenir à Mozart ; Saliéri demande un délai pour regarder les feuilles plus tard; Constance précise que ce ne sont pas de copies, mais des originaux, dont elle ne dispose que pour peu de temps. Mozart n'écrit pas d'essai, de brouillon, tout est de premier jet. *« On croyait vivre un rêve... un seul et unique jet... Pas une seule correction.... Il transcrivait sur le papier directement ce qui se passait dans sa tête... C'était une musique achevée comme jamais musique n'avait été achevée ; déplacer une note et tout était changé, une seule phrase et tout s'effondrait... j'apercevais à travers une partition griffée de notes tout un absolu de beauté, c'était miraculeux, une parfaite harmonie... »*

Enfin, plus loin, sur l'opéra des « Noces » entendu pour la 1^{ère} fois : *« L'acte III fut beau, brillant, l'acte IV fut étourdissant, à l'acte V, monta la musique de la vraie réconciliation qui enchantait le théâtre – un chant du monde que rien ne pouvait arrêter ».* C'est, on s'en souvient, un septuor de voix d'une difficulté inouïe et d'une

⁹ Certes on peut se fabriquer un personnage artificiel pendant un certain temps, mais, dans l'ensemble, il est difficile de « tenir » une pose, une allure, un style, qui n'auraient rien à voir avec ce qu'on est réellement « dans les profondeurs » - ou alors si l'on se compose constamment un personnage AUTRE que sa vraie nature on sera perçu, pour des raisons diverses, soit comme ridicule (la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, le geai paré des plumes du paon) soit comme un hypocrite/ un simulateur, à moins que des intérêts vitaux ne soient en jeu.

grâce intense où le comte, qui a fait la cour à sa femme dans la nuit sans la reconnaître, alors qu'il lui était infidèle, retombé sous le charme de la comtesse, entraîne tous les chanteurs dans l'harmonie finale... quelque chose de divin.

Alors, voilà : un divorce profond est donné à voir ici entre

l'homme et l'œuvre,

la personnalité de l'auteur / et son « style »

une nature humaine banale / et l'expression musicale sublime qu'elle enfante.

Cette fracture est envisageable, possible, réelle. Si ce n'est pas vrai de Mozart à ce point (les avis sont partagés), c'est de toute façon vérifiable ailleurs. Quel rapprochement envisageable, en effet, par exemple, entre Corneille et son théâtre ? Entre l'austère et discret marguillier de la paroisse de Rouen, bon père, bon époux, bon chrétien, qui a vécu une existence terne, sans histoires, et conformiste / et l'étincelante dramaturgie cornélienne - l'exaltation du courage le plus hardi, la mise en scène perpétuelle de l'héroïsme, les vers en fanfare, inventifs, sonores, clinquants et cliquetants, le « furioso » de la bataille, le « lamento » tendre de l'amour blessé... ?

Où le terne paroissien de Saint-Pancrace est-il allé chercher la divine folie du martyr Polyeucte, les accents de feu de Rodrigue, la démesure de Chimène, la noblesse racée de Nicomède, l'impériale grandeur d'Auguste... ?]. Un petit notable de province, un père de sept enfants pieusement élevés, une sorte de bedeau étriqué, écrit des alexandrins aristocratiques que ne renierait pas un grand d'Espagne, avec une hauteur de vue, un sens de l'honneur, à la mesure d'un duc de la Rochefoucauld, par exemple, ou d'un marquis de Cinq-Mars. En quel lieu secret de sa personne sans aspérités et sans histoires naît ce chant inimitable où le héros cornélien parle comme le grand Condé, vainqueur de Rocroy, et ses héroïnes, Pauline par exemple, femme de Polyeucte, avec le ton et la fierté qui sont ceux de la duchesse de Chevreuse, ou de la Grande Mademoiselle, qui fit tirer le canon sur les troupes royales pendant la Fronde, bien que le roi fût son cousin ?

« Oui je l'aime Seigneur et n'en fais point excuse.../Pauline a l'âme noble et parle à cœur ouvert... »

« A moi, comte, deux mots/Parle/ Ôte-moi d'un doute : connais-tu bien Don Diègue ?/OUI / Parlons bas, écoute : sais-tu que ce vieillard fut la même vertu, la vaillance et l'honneur de son temps, le sais-tu ?/ Peut-être/ Cette ardeur que dans les yeux je porte, sais-tu que c'est son sang, le sais-tu ?/ Que m'importe/A quatre pas d'ici, je te le fais savoir/ Jeune présomptueux/ Parle sans t'émouvoir. Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années/ Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain, Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main !/ Mes pareils à deux fois ne se font point connaître, Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître./ Sais-tu bien qui je suis ?/ Oui ; tout autre que moi Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi. Les palmes dont je vois ta tête si couverte Semblent porter écrit le destin de ma perte. J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur, Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur. À qui venge son père il n'est rien d'impossible. Ton bras est vaincu, mais non pas invincible/.

Alors, le style, « c'est l'homme » ? Pas si sûr.

Je n'oublie pas qu'en ce qui concerne la littérature, Marcel Proust nous a mis en garde : le « moi » qui s'exprime dans l'œuvre est selon lui tout différent de celui de l'écrivain, qui, lui, se lève le matin, boit son café, vaque à ses occupations, sort, travaille, tout cela est sans lien *nécessaire* avec le créateur qu'il est par ailleurs. Ainsi, l'homme et l'artiste ne dépendraient pas l'un de l'autre, et se manifesteraient en quelque sorte sur des modes d'existence différents. **En ce qui concerne le fond, le contenu, sans doute, pourquoi pas,** mais sur la forme, sur le style... malgré tout le respect que j'éprouve pour Marcel Proust, je doute un peu. L'écriture de Péguy lui ressemble, celle de Claudel aussi. Celle de Bernanos également, et celle d'Hemingway, et celle de Sacha Guitry – exemples éclectiques. Que de rapprochements possibles en effet entre une forme, un style, et « son » écrivain...

A nature enthousiaste et à culture baroque, style exubérant (Gabriel Garcia-Marquez) ; à profil voltairien, écriture caustique ; à caractère janséniste, parole pascalienne ; à mentalité paillardes et truculente, style rabelaisien. Oui, on constate bien ces correspondances « naturelles », où les dispositions particulières d'un homme, son caractère et sa personnalité, « s'expriment » à travers des façons de dire, des « traits de style » qui sont comme sa signature identitaire...

Prenons par facilité le parallèle le plus rebattu de toute la littérature française, mais toujours frappant : Voltaire et Rousseau ; 2 personnalités antagonistes, 2 styles opposés. **Voltaire** est un grand bourgeois ami du luxe, brillant, incisif, drôle, méchant, ne se refusant jamais un bon mot, quitte à être injuste, ingrat, insupportable ; il met les rieurs de son côté, rapide, schématique, spirituel et léger. Comment écrit-il, et de quel genre sont ses œuvres ? Du genre bref et percutant : des lettres, des libelles, des contes, des articles de dictionnaire, des pamphlets – chaque fois qu'il a voulu être « lourd », il a raté sa cible. Si doué soit-il, il sombre corps et bien en entreprenant une épopée ; son style est du vif-argent, il écrit au scalpel, son arme préférée est l'ironie , qu'il manie admirablement. Interférence évidente.

Rousseau est un autodidacte, qui n'a jamais acquis les manières élégantes des salons où il se sent déplacé et gauche ; c'est un homme du peuple qui a été souvent humilié, il est émotif, il s'explique laborieusement, il a l'esprit de l'escalier, c'est-à-dire qu'il ne trouve en général une réplique que lorsqu'il s'en retourne chez lui (c'est lui-même qui le dit) ; son style est rhétorique, oratoire, explicatif, redondant. Il écrit quoi ? Du lourd, du costaud, des traités politiques, des manuels d'éducation, des morceaux de philosophie démonstratifs, des confessions en forme de plaidoyer pro domo... Il craint par-dessus tout l'ironie voltairienne et l'esprit parisien, il ne sait pas jouer cette partition-là, lui, le susceptible Genevois – et son expression se situe 'tout naturellement' du côté de l'exposé idéologique, ou de l'épanchement sentimental.

>> De ce parallèle un peu facile mais fortement symbolique, il semble bien qu'on puisse tirer ceci : entre l'homme et le style il y a quand même souvent une sorte d'osmose, une frontière poreuse ; l'homme sécrète le style qui lui ressemble, et le style en retour « fait » l'homme, en ce sens que l'écriture, l'œuvre, influe à son tour en miroir sur la personnalité de l'auteur. L'artiste, l'écrivain, donne à sa création la forme que sa personnalité intime suscite, mais, phénomène-retour, l'expression qui lui est propre et qui traduit sa sensibilité

jusqu'à l'identification style/créateur finit sans doute aussi par le « faire » en retour, le modeler, à travers une sorte d'effet boomerang (Van Gogh fait du Van Gogh et se fond dans l'univers de sa pâte violente, Marguerite Duras écrit comme Marguerite Duras et vit en se prenant pour Marguerite Duras, Lacan crée le style Lacan et son style le fait devenir ensuite le gourou Lacan (Lacan cane, le père-sévère, les non-dupes errent...), et si un jour Le Corbusier s'était arrêté de faire du Le Corbusier, on ne l'aurait plus regardé, il serait devenu invisible. Le style ici « ferait » donc bien l'homme par un jeu de miroirs où l'un se nourrit de l'autre, l'infuse, et le transfuse, jusqu'à la confusion/ dans la statue finale où « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change... » (Mallarmé)

5^{ème} mouvement

Gens ordinaires : eux, vous et moi

Dans un dernier parcours maintenant, on peut descendre de ces sommets de l'art et réfléchir sur des comportements plus ordinaires, les nôtres. Comme La Fontaine ayant lu Spinoza et sortant dans la rue pour demander : « Avez-vous lu Baruch ? », j'aurais pu arpenter les rues d'Avignon et interroger au hasard les passants : « Avez-vous un style ? ». En fait, je l'ai vraiment demandé « pour voir » deux fois, à deux personnes différentes, et j'ai obtenu les réponses suivantes : le 1^{er} a dit : « Oui, je suis du genre moderne-chic-décontracté » ; le 2^{ème} a dit : « Je ne sais pas trop... peut-être simple, discret, classique ». Je crois que, d'une manière générale, même s'ils répondent sur le mode de l'humour ou de l'hésitation, les gens finissent toujours par se reconnaître un *style* qui les définit plus ou moins à leurs yeux, qui les rapproche peut-être d'un idéal qu'ils aimeraient incarner, d'une image qui les rassure. Il existe tant de costumes possibles à endosser ! classique, branché, rustique, rurbain, bourge, bourge-bohème (les fameux bobo), aristo, intello, prolo, écolo, chic provincial, chic parisien, banlieue ethnique, décadent, catho de gauche, rappeur, journaliste, mormon, banquier, universitaire, trader, routards, motards... ils ont tous leur « look », et forment en quelque sorte des tribus. Ne pas avoir de style, c'est être invisible, et sans personnalité identifiable ; hors modes, hors normes, hors repères, hors talent de se faire voir. Ce qui, à la limite, si on y réfléchit bien, est également un style par défaut, (le non-style), l'occurrence zéro. **Mais à coup sûr, le style avec un grand S, le style majuscule**, apportant un « must » de **personnalité, de chic, de séduction**, va toujours apparaître, lui, comme une force, une affirmation de soi, et parfois une forme d'art - ce sera la réalité transcendée, transfigurée¹⁰ -... Exemple probant : prenez une femme ordinaire brune, grande, maigre, avec les yeux noirs, des sourcils assez épais et peu de poitrine ; il n'y a pas là apparemment de quoi faire un physique d'exception, encore moins une égérie - sauf si la dame en question est Inès de la Fressange, avec son nom, ses relations, ses ressources, sa distinction. Elle bouscule les canons de la beauté et tourne ses handicaps en atouts, devient *mannequin* pour de nombreux couturiers et plus particulièrement la muse de Lagerfeld chez Chanel, avant de créer sa propre ligne en faisant reconnaître, ô victoire, **son « style à elle »** avec une suprême élégance : silhouette racée, minceur aristocratique, foulards et sacs « vintage », maquillage minimal, aisance naturelle, éducation parfaite, et supplément de grâce, deux petites filles qui lui ressemblent et l'accompagnent, même silhouette maigre, même charme, avec des prénoms classieux inimitables: Nine et Violette (pas Cindy et Wendy, comme dans *Amour, Gloire et Beauté* ; pas Léa, Cléa ou Lola, qui ont été choisis par tout le monde à

¹⁰ au pire les Beckham (Posh et David), au mieux l'impeccable Loulou de la Falaise

cause de la vogue des prénoms féminins en A ; non : Nine et Violette, originalité, et tradition française... *Nine* est délicieux, on le dirait sorti d'un roman de la comtesse Gyp, et *Violette* paré d'un parfum discret de théâtre rétro et d'opéra, un chef d'œuvre).

Prenons maintenant un contre-exemple (et je le choisis exprès dans ma tribu): quand on est enseignant, « prof de » - a-t-on vraiment envie d'être répertorié à l'intérieur d'un style « éducation nationale », décelable à vingt mètres, avec les chaussures CAMIF, les lunettes MAIF, le collier de barbe SNES, le cartable MGEN, le porte-documents *Congrès de la FEN*, le stylo *Autonome de Solidarité* etc- si honorables et indispensables que soient ces associations ? Je n'en suis pas sûre. Il y a des « styles » qui peuvent virer à la caricature. Se dévoiler, se déclarer prof à travers tant de signes de reconnaissance, tous clignotants allumés, est-il le fait d'un enseignant heureux et fier de l'être ? Peut-être – mais ce sera aussi bien celui d'un angoissé qui se rassure par son appartenance au « club », ou d'un Zelig (le personnage de Woody Allen) qui se coule dans le moule identitaire par facilité - on ne tranchera pas. En tous cas, le repérage *automatique* qui nous étiquète du premier coup d'œil « style X » ou « Y », sera tantôt considéré comme humiliant, et rejeté –tantôt au contraire **revendiqué comme un privilège et un honneur**. **En voici un exemple significatif sur une double page parue dans un récent numéro du «Point»** (3 novembre, n°2042) sous le titre : **« Spécial business : le style Hommes et femmes d'affaires »** - voilà un « look » qui, pour le coup, se recommande et s'affiche:

« On a cru voir le businessman disparaître, désintégré par la crise, rongé par l'image du trader fou, symbole d'un système vrillé. Mais les signes des temps sont là : l'homme d'affaires, le vrai, avec toute sa panoplie et son aura, signe son retour. Le business flamboie, le capital se décomplexe, le style s'affranchit. Est-ce une résurrection ? Pas vraiment : le mythe a résisté au temps. Succès, avoir, pouvoir, ce n'est pas un fantasme, c'est LE fantasme. Mais heureusement, l'homme d'affaires est souvent une femme d'affaires, mai 68 est passé par là. L'homo economicus combine audace et méthode, parce que tout est une question de maîtrise. Maîtres du temps, qui est aussi de l'argent, maîtrise de la vitesse, jusqu'à frôler l'ubiquité, maîtres de l'espace, pour avoir l'air d'être chez soi partout. Avec une nécessaire touche de 'style', comme toujours. »

Voici les deux images commentées sous le titre : la panoplie et l'aura... les symboles, les attributs, les signes annoncent une « mentalité » de leader, un comportement de chef, un caractère inflexible, un positionnement de gagneur (sémiologie de l'homme d'affaires). Ces habits, ces bijoux, montres, ceintures, Smartphone, ces épaules musclées, ce type de regard (droit devant, je séduis et je tue), le « dress code » millimétré, les couleurs crédibles, le sens du luxe, la coiffure qui tient après 20 heures d'avion, TOUT dit : « mon apparence se conforme à un style précis et mon personnage vous envoie un message : je collectionne les succès, j'incarne le leadership, j'ai le ticket d'entrée dans la cour des grands ; que le commun des mortels se le tienne pour dit. » Quant à savoir si le personnage (l'apparence, la forme) et la personne (le contenu, le support), à la limite, ne font plus qu'un, on espère ici pour leur bien que non, mais je ne serais pas autrement surprise que, comme dans les contes fantastiques, le « moi » soit ici à la fin « dévoré » par l'image, et la personne par le paraître.¹¹

¹¹ Au contraire de Pascal : en regardant à l'intérieur, on croyait voir un homme, et on n'a trouvé qu'une belle mécanique à business

Donc, il y aurait bel et bien un « style » pour les grands groupes sociaux¹² : un style énarque futur inspecteur des finances en costumes 3 pièces, un style chercheur du CNRS sans cravate et col ouvert, un style conservateur de musées nationaux avec l'écharpe rouge, un style syndicaliste Bernard Thibaul(t)lisé, un style « philosophe chauve au grand front studieux » style Michel Foucault, ou tignasse ébouriffée style Michel Onfray,- et on pourrait ici se pencher à nouveau sur un cas d'espèce en or, très médiatique, le fonctionnement du « style » Bernard-Henry Lévy¹³, par exemple : chemise blanche déboutonnée, ouverture en V sur le poitrail, pantalons noirs, cheveux aux vents, un air de dandy relooké baroudeur, veste sur l'épaule et teint bronzé - ce n'est pas une petite affaire que ce style-là, il y a quasiment une marque déposée à l'image ! Le **style, quand il est vraiment « looké », construit à ce point-là, sans craindre le ridicule ni l'excès ni le déclassement¹⁴, et qu'on devient en plus une sorte de personnage public, c'est le succès assuré : quelques-uns sourient peut-être, mais d'autres admirent le parcours et la longévité: il y a bien grâce à la chevelure et à la chemise BHL un style sexy, dans la section « philosophie », à côté des types sérieux, moroses, et beaucoup moins glamour, Morin, Marion, Finkielkraut, Glücksmann, etc... Et avec sa marque de fabrique, *BHL*, il finit peut-être par coller intérieurement à cette image « golden boy » qu'il offre lui-même de lui-même: 1/ancien nouveau philosophe 2/fringant sauveur de peuples opprimés 3/subtil conseiller du prince 4/éditorialiste politique au Point 5/VIP à Marrakech 6/écrivain à succès 7/époux d'une diva, et 8/« divo » lui-même... Mais la question demeure : a-t-on là le style protéiforme d'un type talentueux et original, ou bien le résultat malin d'un 'fils de pub' surtout doué pour se « créer » une image au service de ses intérêts et de sa soif de notoriété ? Bien difficile à débrouiller, mais il y a quelque chose encore là qui me ferait dire que, oui, le style « fabrique » l'homme autant qu'il le révèle, dans un aller-retour d'influence, où celui-ci (l'homme), finit par correspondre à l'image, et l'image se nourrit de l'homme, si bien qu'on est un peu comme dans le portrait de Dorian Gray (d'Oscar Wilde) où la peinture et le modèle s'interpénètrent et se modifient réciproquement.**

Eloignons-nous maintenant des célébrités pour conclure, et parlons de nous.

Remarque : La plupart du temps, quand on pose cette double question : « 1/Avez-vous un style ? 2/Y a-t-il un rapport entre ce style et l'homme, la femme, que vous pensez être, profondément, dans votre vérité intime ? », les gens se focalisent sur l'allure, le vêtement, la coupe de cheveux, les chaussures, le maquillage, les accessoires - ce qu'on pourrait englober aujourd'hui d'un terme « moderne » et déjà galvaudé, le « look » - ils ne pensent pas à l'écriture, au « style » écrit, qui était le premier enjeu. **Le centre de gravité s'est déplacé.**

Dans ces conditions, oui ou non, ce que l'on donne à voir et qui nous caractérise, au moins en apparence, est-il nécessairement révélateur de « soi » ? L'habit fait-il le moine ? Le style, quand on a conscience d'en avoir un, ne serait-il pas, souvent, étroitement dépendant d'une « construction d'image », concoctée hors de nous, calculée, mise au point en fait par des publicitaires, des medias, des modes, des marchés... ? Hollywood a créé dans les années 40 un style « pin-up » à travers Rita Hayworth, puis Betty Grable, puis Jane Russell, style qui sera copié par des séries

¹² Et les grandes écoles perpétuent ce « style commun » en créant des réseaux où l'on a le style de la « maison » et dont on partage les valeurs

¹³ retenu dans mon exposé avant que ne soit annoncé son livre « La guerre sans l'aimer » et qu'il apparaisse partout dans les revues et journaux en « star » pour ce bilan sur la guerre de Libye

¹⁴ car BHL est quelque peu « renié » par ses collègues philosophes qui n'aiment pas beaucoup les paillettes

de films et adopté par une génération de femmes qui s'y retrouveront ou fantasmeront avec; mais seront-elles jamais autre chose qu'un pâle reflet de celles qui les font rêver ? Les années 68 créent un style « baba-cool », ou « hippie » ou « mao spontex », qu'endossent des paquets de jeunes fiers de s'émanciper, et qui se coulent en fait béatement dans le moule commun. Quand Bob Dylan crée un style, son style, le *contest song*, immédiatement associé à sa tignasse, sa voix nasillarde, son air de fumeur de pétard, sa guitare sèche, il suscitera des clones dans des centaines de festivals folk et de concerts de banlieue. Alors, ne pourrait-on pas dire que le « style x, y ou z, le style Bowie, Pink Floyd, Stones, Simon et Garfunkel, l'altiplano et la « condor pasa », *c'est tout simplement ce qui était dans l'air*, créé, suscité, imaginé, modelé, propulsé par un courant de pensée particulièrement actif, une révolution culturelle, une époque qui fait violemment rupture avec la génération précédente ? On peut prendre d'autres exemples : après la boucherie de 14-18, les années folles donneront les garçonnas; la Libération de 45, avec la fin de l'occupation nazie, engendre les zazous, les J3, les existentialistes, et les caves de st Germain-des Prés - on s'habille, on danse et on pense comme Sartre, Beauvoir, Vian, Gréco... Force est de constater qu'il y a toujours les créateurs et les suiveurs ; il ne suffit pas de jouer de la trompette, de mettre une veste en tweed, de boire toute la nuit et de s'éclater au be-bop pour être Boris Vian. Ce que les intellectuels du café de Flore pouvaient exprimer par leur « style » - pipe sartrienne et à turbans à la Beauvoir - c'était une manière d'admirer et de courtiser leurs maîtres à penser; mais on ne saurait confondre, je crois, les fondateurs et les copieurs. Les premiers seraient plus à même de correspondre à l'idée que le style « fait » ou reflète l'homme ; les autres, comme le montre plaisamment le roman « l'Ecume des Jours », où des étudiants s'enflamment pour l'idole Jean-Sol Partre, portent simplement en eux un besoin d'identification qui dure...un certain temps. Car *l'air du temps change au fil du temps*, et un style chasse l'autre. Actuellement, celui qui monte, c'est celui de « l'indigné ». On lit dans les revues chic : « Aujourd'hui, mesdames, il faut avoir « le style indigné » - et nos *fashionistas* se jettent dessus. Le style serait-il parfois une simple « mode » ? On n'est pas loin, ici, de le penser.

Coda

L'âge, allié du style ?

C'est pourquoi il faudrait se poser aussi pour finir tout simplement la question de l'âge.

Le « style » collectif et tribal concerne sans doute plus largement la jeunesse, l'homme qui n'est pas encore « fait », dans un univers à forte recherche de « visibilité », avec le maximum de « marqueurs », à la fois pour être différent de l'adulte et semblable au clan - adolescents tatoués d'ailleurs, souvent, et épinglés de piercings comme du bétail .

le « style » de l'âge mûr risque lui aussi de jouer¹⁵ en fonction cette fois du milieu où l'on travaille et de la nécessaire représentation sociale ; il dépendra de la profession, de la carrière à faire, des tribulations familiales et des codes de la comédie mondaine ; « le monde entier est une scène de théâtre, hommes et femmes y jouent tous leurs parties... » dit Shakespeare dans « *As you like it* ». La liberté d'être soi n'est pas encore toujours au rendez-vous.

¹⁵ Au sens d'avoir, ou de donner, du « jeu », ce qui permet de bouger, ou de faire bouger.

le style individuel et personnel serait réservé alors, souvent, au soir de sa vie, à l'homme qui n'a plus à se mettre en scène pour *gagner* et démontrer quoi que ce soit (mode à suivre, image à défendre, jeunesse à conserver à tout prix) ; son style peut lui appartenir enfin totalement en propre, s'il s'est trouvé, réconcilié avec lui-même, et « achevé ». Consolation de vieillir. C'est Clint Eastwood sur la route de Madison, simple, calme et formidablement accompli en vieux baroudeur qui assume ses rides et son regard délavé. Là, oui, tel qu'en lui-même la vie l'a buriné, on peut dire que le style et l'homme sont **un** - à moins qu'à force d'épure et de transparence, il n'y ait plus d'image, plus de style, rien qu'une *légende*.

Je vous remercie.